

# CÉCILE HARTMANN

« Mirage à demeure », le titre de l'exposition de Cécile Hartmann, renvoie à la formation d'images naturelles et atmosphériques qui apparaissent dans le désert, de cristallisations de formes de vie, une constellation de représentations paradoxales, via lesquelles les images de l'exposition viennent prendre la place de notre paysage environnant, comme des écrans sur notre proximité actuelle, en l'occurrence les salles d'exposition du CPIF.





© Cécile Hartmann, photographiée sur photo.com, 2004

Cécile Hartmann propose des images quasi cinématographiques, où, entre deux séquences, nous ouvrons et fermons les yeux dans un va-et-vient entre le réel et la fiction. Mais ces images ne sont justement extraites d'aucun film. Il s'agit ici de photographies, de moments pris sur le vif, voire d'un documentaire, une série de documents comme des pièces à conviction sur l'évolution d'un monde, ou plutôt son involution. Et ainsi, puisqu'il s'agit de mirage, un paysage terrestre se crée, déplaçant sans cesse les limites de ce désert.

Le désert, c'est d'abord celui de Dubaï, avec ses projets de tours pharaoniques et la démesure de ses chantiers. Mais le désert recouvre à différents niveaux sémantiques l'ensemble de la planète, dans cette mobilité que critique Virilio, ou dans ce nomadisme, où aucune rencontre avec le réel n'est possible, car nous sommes sur ces trajectoires comme vectorisés par nos déplacements. C'est d'abord cette mobilité que met en lumière Cécile Hartmann, dans laquelle on emporte littéralement le désert contemporain avec soi. À l'inverse de ce déterminisme viri-

lien, la créatrice produit la possibilité de cette rencontre, dans une persistance rétinienne de ce qui se donne à voir. Apparaissent alors des visions d'ensemble ou coexistantes, de véritables séquences, entre autres, les trois photographies de la série de *Land*, le trou dans la roche, la lave qui recouvre le sol, des tiges de fer comme des plantes sur un sol aride et blanc, le *Resident*, le daim sur une plage à l'horizon de laquelle se dressent des tours, *Walker*, un Bédouin marchant du désert vers une ville en chantier, *Watcher*, un homme sur une autre plage de Dubaï, les mains posées sur le visage, *Tower*, une tour en ruine désossée et en chantier, *Axe*, une hache posée au sol, et enfin, les deux *Déserteurs*, le reflet d'un nageur sur la surface d'une piscine et un homme cagoulé comme un terroriste dans la pénombre de l'intérieur d'une tour.

Ce surgissement d'éléments dans cette reconfiguration de la représentation crée un rapport de force entre ces images qui n'est pas univoque. Et Cécile Hartmann ne dit-elle pas qu'être artiste c'est « produire des signes sur une réalité qui nous paraît incomplète ». Comme

détourées par le désert en filigrane dans cette exposition, ces différentes figures se contrebalancent comme dans une équation du monde, où se juxtaposent des morceaux inachevés, des parcelles de terre habitées et remodelées, manufacturées. La hache (*Axe* en anglais), en référence à une citation de Franz Kafka, « un livre doit être comme la hache qui fend la mer gelée », comme un signe archaïque accroché à côté de la grotte, comme si elle l'avait trouée, donne à cette exposition une première échelle qui est celle de l'homme, les tours de Dubaï, iconiques, une seconde échelle, celle du monde actuel. Elle pose la question ontologique de savoir ce qu'est la nature aujourd'hui, avec cet inversement géopolitique d'un capitalisme en crise, laissant déjà des vestiges visibles des transformations brutales qu'il a amenées.

Juliette Soulez.

Du 21/01 au 12/04  
CENTRE DE LA PHOTOGRAPHIE D'ÎLE-DE-FRANCE  
107, avenue de la République  
77340 PONTAULT-COMBAULT  
www.cpiif.net